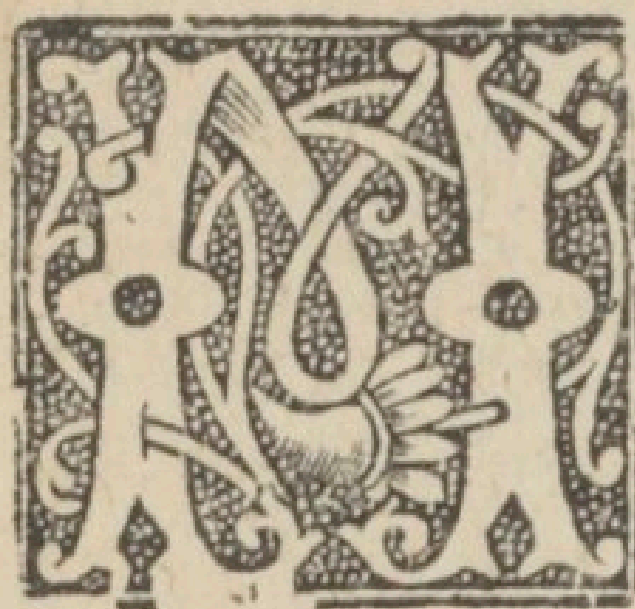




## LETTRE DE MONSIEVR BODIN.



MONSIEVR,

Depuis trois iours, vn de mes amis vous ayant visité m'a rescript, que vous estiez demeuré fort estonné de ce que i'estois **LIGVEVR**: & pour responce ie vous diray que ie suis tres-aise sçauoir que vous vous portez bien. Et quand à la **LIGVE**, ie ne vous sçauois dire autre chose, sinon qu'estant dans vne ville il est tres-necessaire, ou estre le plus fort, ou du party du plus fort, ou ruiné du tout. Certainement i'ay soustenu le party du feu Roy, autant que la charge que i'ay & que l'honneur me l'ont permis: iusques à ce que me voyant sur le poinct d'estre assommé avec deux cens d'autres qui tenoient pour le Roy, si ie n'obeissois aux Arrests de Messieurs de Parlement, qui par deux fois me furent enuoyez par Monsieur le Procureur general: outre que deux hommes faillirent de me harquer. Alors (dis-ie) voyant le Regiment du Capitaine Bourg prest d'entrer en ceste ville, pour tuer, piller, saccager ceux que lon appelloit **REALISTES**, ie vous confesse ie passay carriere, me souuenant de la maxime tant vulgaire, qui dit que Le salut du peuple est pour Loy souueraine: joint



qu'une necessité forcee n'est iamais sujette à la recherche des Loix humaines. Et neantmoins nous sommes presque les derniers de deux cens bonnes villes, & sept Parlements qu'il y a en France, qui auons entré ouuertement au party qu'on appelle La sainte V. N. I. O. N. des Catholiques. Vous sçavez que les Iurisconsultes ont accoustumé de respondre, selon le faict qui leur est posé, & non pas dire tousiours ce qui leur semble à tout le monde, & lors seulement qu'il en est besoing. Et vous declare qu'il n'y a hōme sous le Ciel à qui ie voulusse plustost fier ma vie & mon hōneur qu'à vous. Vous sçavez les reproches que tant de personnes, & sur tout Monsieur de Lorges m'a faict, d'auoir esté le plus Regaliste qui fut oncques de ma qualité: i'appelle à tesmoig vn de Messieurs de la Cour de Parlement, quand il vint en ceste ville vn mois apres le massacre de feu Monsieur de Guise: comme ie feis iurer fidelité & obeissance au feu Roy, par tous les habitās ou la plus-part. Et neantmoins ie n'ay sceu si bien faire, qu'il ne se soit trouué en mesme temps vn Ligueur d'un costé, & vn Regaliste de l'autre, qui ont obtenu mon estat: ce qui ne se pouuoit que pour causes du tout cōtraires: mais apres auoir le tout bien & meurement consideré, ie trouue que c'est icy vn vray iugement de Dieu, qui n'est point seulement pour mon particulier, qui puis auoir meffait comme estat homme: mais general pour toute la France, qui a commēcé aux plus grands Princes, & continuera tant & si auant qu'il n'y aura ville, place ny chasteau, bourgade ny village, qui ne soit chastié des vns ou des autres, & quant & quand remply de seditions, massacres, querelles & inimitiez intestines, & depuis les plus grands iusques aux plus petis chacun sera chastié



en sa personne ou en ses biens, & moy, peut estre, des premiers: car ie ne vaux pas mieux que les autres. Et preuoy que ceste ville (encor qu'elle ne se puisse battre que mal-aisément à force de canon, & qu'elle soit hors de la sappe, mine & escallades) neantmoins elle est pour estre prise, & tumber entre les mains de nos ennemis: & de ma part ie souffriray patiemment la perte de mō Estat, & de mes biens, voire de ma vie, pourueu que ie puisse seruir au public. Vray est que ie voudrois deuant, iouyr de vostre presence, n'y ayant personne par deça à qui ie puisse communiquer les beaux & notables discours dont ie desire vous faire part: & vn œuure qu'il faut que vous voyez au-parauant qu'il soit publié. Que si vous me demandez ce qu'il me semble de tout cecy, ie vous diray en vn mot: Que ie preuoy que ceste guerre ne finira de cinq ans, & que la pluspart de la nobesse y tumbera: & que les forces du Royaume seront tellement affoiblies & diminuees, que chacun s'en esbahira: & en fin Dieu qui tousiours a aimé ce Royaume & ne l'habandonnera point, nous donnera vn Roy a son plaisir, tout autre que les hommes ne pensent. Ce que ie dis semble peut estre vn sōge, & toutesfois ie preuoy que ce fera, peut estre, vn oracle & prophetie, d'autant que mon opinion est fondee en grand iugement & raison: laquelle donne loy à toutes choses. Et pour confirmer mon opiniō, i'ay apperceu par la cognoissance des histoires, tant sacrees que prophanes, que les grands & notables changemens des Empires, Royaumes & Monarchies, se font en cinq ou six ans, le septiesme estant le nombre sacré, mystic & diuin, auquel le repos & la tranquillité se donne: à fin que l'homme n'entre au desespoir, & qu'il ne perde courage, & qu'il trouue re.



44  
lasche en ses miseres. L'annee passée que commen-  
cerent les Barricades fut la premiere, ceste cy est la  
seconde, qui a esté plus rude que la precedente : &  
toutesfois ce n'a esté que ieu au pris des autres qui  
suiuront, lesquelles seront horribles, estranges, &  
merueilleuses. Vous me direz, la Paix se fera, les  
Princes s'accorderont, cela ne se peut esperer: car les  
pretendans, les Chefs & les partisans sont appoin-  
tez contraires, tant en l'Estat qu'en la religiõ, qu'en  
leurs mœurs, façon & inclinatiõs, & ne se peuvent  
aucunement accorder, à parler naturellement: car  
Dieu est par dessus, & en fera comme il luy plaira.  
Bref, voicy vne partie la plus forte d'une part &  
d'autre, qui fut iamais de memoire d'homme en la  
Chrestienté, & dont l'issue emportera la ruine ou le  
reestablissement de la religion, des armes, & de la Ju-  
stice, & de toutes bones choses ou mauuaises par-  
my l'Europe. Car ne voyez-vous pas comme au-  
iourd'huy toute la Chrestienté est bandee de tou-  
tes parts? Considérez ie vous prie le party du Roy  
de Nauarre, vous y trouuerez quasi tous les Prin-  
ces du sang, les Mareschaux de France, les princi-  
paux Officiers de la Courõne, les deux tiers de la  
Noblesse, & des plus vieux Capitaines, les plus ex-  
perimétez soldats, que lon appelle les Dragõs, plus  
horribles aux petis enfans q' n'ont esté ceux de la  
fabuleuse antiquité: tous les huguenots, politiques  
heretiques & atheistes: & se peut dire qu'ils tiennent  
cinquante bonnes villes, mesmement de celles qui  
sont Frontieres, & sises sur la mer, dont ils peuvent  
tirer de grãdes cõmoditez, ils ont tout cela dans le  
Royaume. Ce n'est pas tout, car hors le Royaume  
ils sont encores plus forts, ayãs le Royaume d'An-  
gleterre qui les fauorise, les Rois d'Escoffe, de Dã-  
nemarc, de Suede, qui sont leurs alliez: quatre Cã-



tons des Suiffes, les Princes protestans d'Allemaigne, qui sont forts & puissants, & ont homes & argent pour secourir leurs allies toutes & quâtes fois qu'ils voudrôt coucher de leur reste. Venôs maintenant à ietter l'œil sur le party de la Sainte Vniô dont est Chef auourd'huy Monsieur le Duc de Mayenne, Prince doüé de tresgrandes vertus, tant de corps côme d'esprit, vn des meilleurs Capitaines de la Chrestienté, qui oncques n'assiegea place qu'il ne l'aye prise, à souuēt gagné, n'a rien perdu par sa faulte, ains souuent a réparé les fautes d'autrui : & dont il semble que Dieu se vueille seruir pour estre Protecteur de la religion & de l'Estat, côme iadis fut Charles Martel, portât mesme nom que luy: de maniere qu'on ne sçauroit dire que se party ne soit fauorisé d'vn bon chef, qui outre l'interest public, peut iustement poursuiure la vengeance de ses deux freres, occis malheureusemēt par le mauuais conseil de ceux qui portent les armes auourd'huy, & sont de contraire party. Et pour opposer aux Princes du sang de la maison de Bourbon, dont il n'y en a que quatre portans les armes. Si vous contez bien, vous en trouuerez seize en la maison de Lorraine, tous de ce party : outre les Parlemens, qui tiennent la souveraine Iustice, dont des sept il n'y en a q̄ deux qui recognoissēt le Roy de Nauarre, encores est-ce à la charge & cōdition qu'il se declarera Catholique. Tout le Clergé de France, duquel, estant bien mesnagé, on peut tirer de grâds secours. Toutes les villes capitalles (hors mis Bordeaux) presque toutes les Prouinces entieres, & cēt cinquāte bones villes, lesquelles ne sçauroiēt si peu contribuer, que ce ne soit vne tresgrande force. Voila que c'est des Partis dās le Royaume. Voyôs dehors s'il n'est point encores plus fort



Vous y trouuerez le P A P E & le Sainct S I E G E,  
chef de l'Vnion. L'Empereur, le Roy Catholique  
que nous pouuons nōmer fans flaterie, le plus grād  
Prince portant tiltre de Roy, qui fut il y a cinq cēs  
ans en la Chrestieté, cōme celuy qui succe les deux  
mammelles dorees des deux Indes. Le Duc de Sa-  
uoye, son gendre, Les Ducs de Florence, de Ferra-  
re, de Mantouē, Les Princes Catholiques d'Alle-  
magne, les trois Archeuesques Electeurs. Et pour  
n'auoir faute de bōs chefs de guerre, encores moīs  
en sont-ils despourueuz: ayans de leur party deux  
Princes, que le sieur de la Nouë en ses Discours a  
iugez les plus dignes & capables de conduire vne  
armee contre le Turc, (ne se voulāt point seruir de  
feu Monsieur de Guise, ny de Monsieur de Mayē-  
ne) leur ayāt preferé Monsieur de Lorraine ( pour  
auoir fauorisé sa deliurance ) & le Duc de Parme  
(ie ne sçay pourquoy ) auquel il donne cet hōneur  
d'estre vn des plus grāds Capitaines, & des mieux  
entēdus à assieger & prēdre places. Cela n'est que  
pour le regard de la force des hommes & des mo-  
yens qui semblent plus grands que ceux que nous  
auons dit du costé du Roy de Nauarre. Quant à la  
Iustice & bonté de la cause, qui doute que les Ca-  
tholiques ne soient en possession depuis tantost  
seize cens ans ? N'est-ce pas assez pour prescrire,  
quand on voudroit debatre leurs tiltres de nulli-  
té ? Ne sont-ils pas biē fondez en l'interdit cōmun ?  
& qui sont les Iuges non suspects, qui ne donnent  
arrest à leur proffit, & qui ne dient que pendant la  
vuidange du procez ils ne doiuent estre troublez ?  
Je dis mesme par la confessiō du Roy de Nauarre  
qui se submet (par apparence) au iugement de l'E-  
glise, & consent de passer par l'aduis d'vn Concile  
libre. En quoy il faiēt vn preiudice à la cause, de la



bonté de laquelle il doute encores: & par cōsequēt  
estant en litige le benefice, il ne doit point troubler  
ceux qui en sont en possession plus que triēnale, &  
disent en auoir bōs tiltres, encores qu'il ne soit be-  
soing de venir au fonds. Quād à l'Estat, & au prin-  
cipal nœud de la matiere, il est tout certain que to<sup>o</sup>  
les Maistres demeurent d'accord: & n'y a doute de  
cela entre les sçauās Iurisconsultes, pourueu qu'ils  
ne soiēt corrompus par argēt, ou trāsportez de pas-  
sion. Puis la Loy du Royaume defere la Courōne  
à la plus proche maison venant en directe ligne de  
la race des Rois. Et ceste coustume est conforme à  
la loy Dieu: & a esté suiuite & approuuee par la  
Loy des douze tables. Or est il que Monseigneur  
le Cardinal de Bourbon, à compter depuis le Roy  
Saint Loys, se trouue descendu par son fils Ro-  
bert de France Comte de Clermōt, duquel est ve-  
nuē la branche de Bourbon, à prendre de pere à  
fils, au treziesme degré: & le Roy de Nauarre au  
quatorziesme, & partant plus esloigné d'un degré.  
Et d'autant que chacun y vient de son chef, & que  
la Courōne n'a iamais esté deferee à la maison de  
Bourbon, sinon maintenant: Et que le feu Roy de  
Nauarre estāt mort du viuāt du Roy Charles, n'y  
eut iamais aucun droict pour le transmettre à son  
fils: sans aucune difficulté, par la loy du Royaume  
(comme i'ay dict) la Couronne appartient à Mon-  
seigneur le Cardinal de B O U R B O N, & n'en peut  
estre frustré que par l'vsurpation & violence, con-  
traire à la Loy, & reprouuee de Dieu & des hom-  
mes, quelque chose qu'on vueille dire au contrai-  
re, partie par ignorance, partie par faction, outre la  
passion & mauuaise volonté qu'ont plusieurs du  
contraire party, lesquels ne veulēt recognoistre la  
verité, pource qu'il semble que cela porte preiudi-



ce à leurs pretentions, qui est de faire tomber la Couronne à vn Prince de leur religion, & duquel ils esperent profit & aduancement, sans aucun respect des Loix & de la raison. Je sçay bien qu'on dict que le Roy de Nauarre y vient par representation, mais cela est induire vne nouvelle Iurisprudence : Car il est indubitable, tant par le droit commun, que par toutes les coustumes presque du Royaume de France : Que representation n'auoit point lieu en ligne directe : mesme en la Coustume de Paris & plusieurs autres. Et ainsi se pratiquoit anciennement, dont y a plusieurs arrests de la Cour de Parlement de Paris, & mesmes a esté confirmé par exemple. Pour le verifier ie ne veux autre chose que le iugement de ce grand Empereur Charles surnommé le Grand, lequel de son viuant en plaine assemblee des Estats tenus à Mayence, adiugea le Royaume à Loys Debonnaire, son troisieme fils, & le prefera à son petit fils descédu de son aîné, Pepin Roy d'Italie, mort du viuât de son pere : & fut exclus Bernard ou Berruat, fils dudit Pepin, bien que descendu de l'aîné : & fut reconnu pour Roy ledit Loys Debonnaire, son oncle, par iugement de son grand pere. La verité est que ledict Bernard & sa posterité querellerent le Royaume, mais ils n'y sceurent iamais rentrer : & ne trouuerent faueur quelcōque parmy la Noblesse, laquelle, bien que depuis ledict Loys Debonnaire fust fort affligé & tourmēté par ses enfans, ne l'habandonna iamais, & le fait restituer par deux fois en ses Estats & honneurs, & le procez faict aux auteurs de sa destitution, si biē qu'il mourut en paisible possession, tant de l'Empire comme du Royaume, & fut Roy apres luy son fils Charles le Chauue, & sa posterité tint le Royaume iusques au



dernier de la race, qui fut le Roy Loys, fils de Lothaire, apres la mort duquel Hué Capet, du gré & consentement des Estats, fut estably Roy, & à voulu Dieu continuer la Couronne en ses descendans durant six cens ans entiers, ce qui n'aduint iamais en Royaume de la Chrestienté. Et ne sert de dire que ce iugemēt de Bernard, fils de Pepin Roy d'Italie, fut donné par faueur du grād pere: car en telle matiere arguer le iugemēt d'un si grand Prince, qui n'ignoroit rien en matiere des loix, cela n'est receuable. Et cet exemple n'est point seul, car il se trouue que par iugement donné par le Pape Clement cinquiesme, conforme à l'aduis de tous les sçauans Iurisconsultes, en la succession du Royaume de Naples, le Roy Robert troiesme fils de Charles second, dit le Boiteux, Roy de Naples, fut preferé à son nepueu Carobert, fils de Charles Martel, frere aîné dudit Robert, qui est le vray cas ou nous sommes: ou l'oncle exclut le nepueu, fils du frere aîné. L'autre exēple est aduenue de nos iours en la personne de Dom Antonio, pretendant le Royaume de Portugal contre le Roy d'Espaigne qui le possede aujourd'huy, du droict de la Royne Isabel sa mere: Car il est tres-certain que ledict Dom Anthonio estoit fils de Loys, & petit fils du Roy Emanuel, & estoit son dit pere plus aagé de six ans, que n'estoit le Roy Dom Henry Cardinal Prestre, mort depuis peu d'ānces: Et toutesfois de son viuant ledit Dom Anthonio ne se plaignit iamais d'estre exclus par son oncle, encores qu'il fust fils de l'aîné, comme il se verifie par la genealogie des Rois de Portugal. Et quāt à la representation en ligne collateralle, elle n'a iamais esté receuē q̄ à vn cas, sçauoir est en la succession d'un Oncle, quād lon admet les nepueux avec l'oncle: ce qui a



esté introduict depuis vn peu en la Coustume de Paris, & au-parauant n'auoit lieu. Mais ce droit n'est cōsiderable au faict qui s'offre: car il ne s'agit pas icy de la succession de la maison de Bourbon, ny d'une succession debattue entre l'oncle & le nepueu, qui est appartenue au frere de l'oncle, d'autant que le feu Roy, dernier mort, n'estoit en ce degré de parenté ny à l'un ny à l'autre: Car comme Princes descendus de la maison de France, toute leur parété, qui estoit de l'estoc paternel passoit le dixiesme degré, & partant n'estoit plus cōsiderable, & faut par necessité que chacun y vienne de son chef, sans se pouuoir aucunement aider de representation. Je diray biē plus, qu'entre deux cousins germains, estans en mesme degré, le plus vieil emporte, quand il est question d'un Fief indiuidu, comme d'un Duché, Comté, Marquisat, ou Barōnie. Or est il certain que le Royaume de France ne reçoit point de diuision, & doit venir solidairemēt à celuy auquel il est deu: de maniere q̄ si feu Mōsieur le Duc de Montpensier, qui sans doute estoit plus vieil que Monseigneur le Cardinal de Bourbon, viuoit maintenāt, il eust peu quereller le Royaume, contre mondit Seigneur le Cardinal: veu qu'ils estoient tous deux au treiziesme degré, & y eust eu difficulté à iuger leurs differens. Et souuentefois a esté dict à plusieurs gens de bien, qui s'en peuuēt souuenir, par ledit deffunct Duc de Montpensier, que le Roy de Nauarre demeurant en son opinion, si le Roy & ses freres venoient à mourir, il ne luy quitteroit iamais sa part de la Couronne. Cela est sans difficulté: Et mesme si le feu Duc de Montpēsier eust peu persuader à Mōsieur le Cardinal de Bourbon de repudier la Couronne, il faisoit place à la brāche de ceux de la maison de Bour-



bon & Montpensier, à l'exclusion de la maison du Roy de Nauarre, & de Messieurs de Bourbon descendus du feu Prince de Cōdé: la raison est en ce que par disposition de droict, *L'heredité estant repaidie elle accroist au plus prochain.* Et de cela il n'y a point de doute. Mais on dit pour fortifier le droit du Roy de Nauarre, que Monseigneur le Cardinal de Bourbon, par contract de mariage, lors qu'il espousa la sœur du feu Roy, il luy fit cession & transport de tous les droicts qu'il pretendoit à la Couronne. A cela ie respons, que le contract n'en dict rien, bien ce dit-il qu'en faueur du feu Roy de Nauarre, son frere aisné, il luy quitta son droit de legitime qu'il auoit en la maison de Bourbon & de Vendosme, dont depuis il y eut querelle avec la feu Roine de Nauarre, & y eut composition de cent mil liures, dōt il n'y eut iamais que vingt cinq mil liures de payez, & reste les soixante & quinze mil liures à payer. Aussi le Conseil des parties eust faict vne incōgruité notable, & fort inciuile entre les Rois & grands Princes, de stipuler & ceder les droits pretendus en la Couronne de France, en la presence du feu Roy Charles & de ses deux freres estans lors en la fleur de leur aage, & eust semblé qu'on leur eust voulu faire leur fosse (comme on dit) deuant leur mort. Et m'assure tant de la bonté de Monseigneur le Cardinal de Bourbon, & de l'honneur & respect qu'il portoit au Roy, & à la Roine mere, que quelques prieres qu'on luy en eust sceu faire, il n'en eust iamais voulu parler. Il y a bien plus: car ie dis & soustiens que la Couronne de France n'est pas hereditaire: aussi le Roy de France n'est iamais cédé & réputé comme heritier de son predecesseur: & par ceste raison n'est tenu aucunemēt de ses debtes personelles, faictes pour



son plaisir , & qui ne sont tournees au proffit du  
Royaume : ains est vn droict souuerain Imperial ,  
ou Royal, que la Loy donne, qui se peut bié repu-  
dier, mais estās vne fois accepté il ne se peut don-  
ner, quitter, ceder, ny transporter. Par ainsi le Roy  
de Nauarre, quelque bō cōseil & subtil qu'il puis-  
se auoir, est à mon iugement mal fondé, & tresmal  
conseillé, qu'il ne recognoist Monseigneur le Car-  
dinal de Bourbon pour Roy : Car aduenant qu'il  
luy eust faict repudier son droict par force , Pour  
ces raisons que nous auons dict cy dessus, il n'y au-  
roit rien, & cela retourneroit à d'autre. Au cōtrai-  
re s'il le faisoit Couronner Roy , & se gouuernast  
sagemēt, monstrāt auoir affectiō au bien & defense  
de ceste Couronne, & faisant publique profession  
de la Religion Catholique , de bonne foy & sans  
fraude, pourroit attirer à soy la bien-veillance des  
Princes, Prouinces, & villes Catholiques, & s'estāt  
reconcilié à l'Eglise, & faict absoudre des censures  
Ecclesiastiques par nostre S. Pere , & faisant acte  
de bon Catholique, assseureroit par ce moyen l'E-  
stat de sa maison apres le deces de son Oncle , aa-  
gé de soixante sept ans, lequel aujourd'hui il detiēt  
iniustement en captiuité : encores qu'il luy face  
entendre par lettres que c'est à son grand regret ,  
& qu'il n'en est autheur, & qu'il desire sa deliuran-  
ce, & neantmoins faict tout le contraire, ce qui met  
les gens de bien en grande defiance. Que s'il estoit  
bié cōseillé il se deporteroit de toutes ses rigueurs  
& contracteroit alliāce avec ceux de la maison de  
Lorraine, deliureroit le Duc de Guise, innocēt, &  
le Duc d'Elbeuf, portant aussi vne peine non me-  
ritee, ou plustost enuie : & cela seruiroit à appaiser  
& pacifier les affaires. Vous voyez donc mainte-  
nant, Monsieur , que la cause de l'Vnion est mieux



principal vingt millions d'Or. Il n'y a ville qui ne soit incommodee, le trafficq cesse par tout: les Officiers ne sont point payez, les Champs ne sont point semez: Nous ne pouuons esperer que pauvreté & famine. J'ay dict plusieurs fois que nous voicy en l'annee presente, au bout des fix cens ans que Hué Capet fut salué Roy en ceste ville de Laon, & le vray successeur Charles de Frâce, Duc de Lorraine pris prisonnier en ceste ville, & de là mené à Orleãs ou il mourut: & à present vn Charles de Bourbon vray heritier & successeur de la Couronne est detenu prisonnier par son nepueu, & vn autre Charles de Lorraine déclaré Lieutenant general de l'Estat Royal & Couronne de France, Protecteur & defenseur du party Catholique: & auquel la Couronne a de l'obligation beaucoup. Il n'y a que Dieu seul qui sçache sur le chef de quel Prince doibt tumber la Couronne pour y demeurer. Je ne voy pas par iugement humain que l'vn ny l'autre l'emporte s'il ne se faict autre chose. En ce pays la Nouë nous broüille, mais il ne fera ce qu'il pretend, comme i'espere: Car outre le merite du party de l'V N I O N, ie voy de toutes parts de grands preparatifs de secours humain pour l'assister, la grace à Dieu, Lequel prie vous donner,

M O N S I E U R, heureuse & longue vie. De  
Laon ce 20. Ianuier, 1590.

*Vostre tres-humble, & affectionné  
seruiteur, I. BODIN.*